

II

LES MARGOLISETTES



L y avait une fois un homme qui était veuf ; il avait deux filles.

Il se remaria avec une femme qui en avait une.

Un jour, la femme dit :

— Voyons, enfants, laquelle d'entre vous recueillera le mieux l'eau de la vaisselle pendant l'année ?

A la fin de l'année, les filles de l'homme dirent à leur marâtre :

— Venez voir, tante, si nous n'avons pas bien recueilli l'eau de la vaisselle.

Et elle lui montrèrent la barrique où elles avaient mis l'eau de la vaisselle qui répandait une odeur nauséabonde.

La fille de la marâtre dit à son tour :

— Voici mon eau de vaisselle.

Et elle lui montra un cochon gros comme un âne.

Alors, la marâtre dit à son mari :



— Tes filles ne sont bonnes à rien ; va-t'en les perdre, je ne veux plus les voir.

Mais les fillettes avaient entendu ces mots et, comme elles avaient une marraine qui était sorcière, elles allèrent la consulter.

— Prenez une pleine poche de cendres, dit la sorcière, et vous en déposerez une poignée à chaque pas.

Le père les emmena avec lui, très loin, dans un bois, et attendit qu'elles se fussent endormies pour les abandonner. Mais quand elles s'éveillèrent, elles retrouvèrent très facilement leur chemin.

Ce jour-là on faisait cuire des oies, et le soir l'homme dit à sa femme :

— Ah! s'il y avait les Margolisettes, elles en mangeraient bien un morceau!

Et elles, qui étaient auprès de la porte, de répliquer :

— Bien sûr que si on nous en donnait, nous en mangions!

Quand la femme entendit cela, elle se mit en colère.

— Tu vois que tu ne les as pas perdues! Tu l'as fait exprès! Repars les perdre à nouveau!

Les deux fillettes revinrent chez leur marraine. Alors, elle leur donna une pleine poche de maïs en leur disant :

— Vous en mettrez un grain à chaque pas ; ainsi, vous saurez revenir.

Mais les pies mangèrent le maïs derrière elles et elles ne surent pas retrouver leur chemin. Elles montèrent sur un chêne et virent une lumière, bien loin. Elles y allèrent.

C'était la maison du Loup. Il n'y avait que la Louve ; elles lui dirent :

— Il faut que vous nous accueilliez.

— Pauvrettes, dit la Louve, je ne peux pas : quand le Loup arriverait, il vous mangerait.

— Accueillez-nous tout de même.

Alors, la Louve les cacha sous un cuvier.

Quand le Loup arriva, il dit :

— Je sens la chair bénite ; il m'en faut.

— Il y a deux fillettes, lui dit la Louve. Il ne te faut pas les manger. Nous leur ferons faire la lessive et, si elles ne la font pas bien, tu les mangeras.

Elles la firent bien, mais le Loup voulait les manger tout de même.



— Non, lui dit encore la Louve. Maintenant, nous allons leur faire allumer le four et, si elles ne le font pas bien, tu les mangeras.

Elles allumèrent le four. Au bout d'un moment, le Loup alla voir s'il était chaud avec sa langue.

Mais, pendant qu'il s'en rendait compte, elles prirent

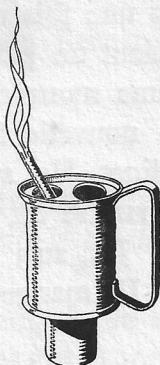
une fourchée de ronces, les mirent dans le four et firent brûler le Loup.

Lorsque la Louve vit cela, elle dit :

— Moi, je vais voir si le four est chaud ; mais je vous prie de ne pas me faire ce que vous avez fait au Loup.

Mais, quand elle y fut entrée, on lui fit ainsi qu'au Loup.

Et les Margolisettes demeurèrent là, toutes deux, très heureuses.



Conté à A. Perbosc en 1901 par Jean Redon, de Comberouger, où il est né en 1896 et mort, sabotier, en 1916.